

Francesco Pittau : la guerre est à l'intérieur



roman
Tête-Dure

FRANCESCO
PITTAU
Les Carnets du
Dessert de Lune
100 p., 12 €

Tête-Dure, c'est le surnom que sa mère lui a donné après avoir envisagé de l'appeler Coeur-de-Pierre, à six ans en 1962. Il vit dans les jeux de son âge mais le monde des adultes est poreux et envahissant. Surtout quand la famille, immigrée d'Italie, vit à l'étroit dans un deux-pièces et que la radio, en pleine crise des missiles cubains, nourrit la crainte d'une nouvelle guerre mondiale. Le père du jeune héros déteste les Américains : sans eux, l'Italie de Mussolini serait devenue un pays florissant et il n'aurait pas dû, comme tant de ses compatriotes, chercher du travail dans un pays de merde. Mais le coiffeur du quartier, un Grec, pense que les Cubains sont pires que les Turcs, c'est dire...

Une colère croissante

Une guerre serait peut-être cependant moins traumatisante pour le gamin que le sont les relations tumultueuses entre ses parents. La colère du père va croissant ce samedi-là, au rythme où la mère s'aigrit. La succession des maladroites interdit toute sérénité et Tête-Dure observe avec inquiétude son univers qui semble se dégligner. Et qui pourtant, vingt-quatre heures plus tard, est toujours là, pareil à lui-même.

PIERRE MAURY

Bruxelles, le Rwanda, Mick Taylor et des morts



thriller
Le chagrin des cordes
*
FRANÇOIS
WEERTS
Delpierre
335 p., 20 €
ebook 12,99 €

Le délégué syndical, Gilles, est retrouvé mort dans cette forge industrielle de Bruxelles, Forgibel. Un cambriolage qui a mal fini ? Son ancien ami Antoine n'y croit pas. D'ailleurs, il a reçu juste auparavant une lettre de Gilles qui parlait de malversations de la direction de l'usine. Etrange, non ?

Ancien journaliste paumé depuis la rupture avec Sonia, Antoine reprend un peu vie en enquêtant sur cette affaire. Avec Diane, dont le père, cadre chez Forgibel, vient d'être retrouvé, la tête coupée. Tiens, Forgibel, n'est-ce pas cette firme qui a livré des milliers de machettes au Rwanda lors du génocide ? C'est bien vers les génocidaires que l'enquête d'Antoine se tourne.

Le bouquin est efficace, l'enquête bien menée. On est content. Là-dessus se greffent des monologues de Gilles, dit Gil quand il jouait dans un groupe rock, qui met en parallèle ses aspirations et celles de Mick Taylor, le génial guitariste qui travailla avec les Stones. Et si les vieux rockers comme moi ont du plaisir à lire ces passages, on se demande ce qu'ils viennent faire dans cette enquête.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Passion de père et de guerre



roman
Ma plus belle déclaration de guerre

ALAIN
LALLEMAND
Luce Wilquin
300 p., 21 €

Ma plus belle déclaration de guerre d'Alain Lallemand permet à son héros, le médecin humanitaire suisse Roch Aebi, d'autopsier son état de père sous les projecteurs brûlants du conflit afghan. Roch « veut bien être père ». Mais « sans (se) détourner des incendies de la planète ». Il est à la fois un héros et peut-être un salaud, un père manquant ou manqué pour son fils Victor dont il sublime la passion pour l'alpinisme à l'occasion de ses brefs retours au pays, jusqu'à être dépassé par son élève et enfant dont il devient dépendant, mais aussi fier. « Un père ne devrait pas te dire cela, mais dans ton choix de vie, pense d'abord au plaisir » : Victor est bien le

fils de son père, un survolté passionné, avide de réussir sa vie. Roch Aebi devra assumer ce re-flet de lui-même « que ce soit au paradis ou en enfer », comme lui lâche le chef taliban et lui aussi père, Jallal Khosti, à propos de son propre fils Nasir.

Impressions rétinienne

Roch Aebi vit sa passion et ses interrogations de père aux « portes de l'effroi », dans ces plaines, déserts et montagnes hostiles d'Afghanistan défigurés par la modernité d'une guerre qui bouleverse les sens, qui trouble les rapports séculaires entre les hommes, qui perturbe la conscience de soi par cette emprise technologique omniprésente. Lallemand emmène son lecteur en pays connu. Grand reporter au Soir, il offre à son public la précision du journaliste de terrain (il a bourlingué dans 80 pays, dont l'Afghanistan en guerre) dont la crédibilité du propos se mesure à l'authenticité des détails. Son roman ajoute à la lecture des mots la magie des images. Les ciels et les montagnes polychromes qu'il décrit,

« l'émeraude végétale » de la zone de crue de la rivière de Tarin Kwot ou le « ventre rouge-rouille du guépier de Perse » (un oiseau) colorent de ses impressions rétinienne un récit qui tient tout à la fois du roman d'aventures et du thriller palpitant, vécu sous les bombes, sous

les drones, sur ces pistes traditionnelles empruntées par les chevronnés et préservées des pièges explosifs, au cœur des tribus afghanes et de leurs codes complexes.

Pirate de l'Edelweiss

Roch Aebi a formé le projet d'installer en pleine zone talibane un hôpital, dont une maternité, ce qui implique l'autorisation du légendaire mollah Omar, en fuite depuis 2001. Cette mission, approuvée par le Comité international de la Croix-Rouge, l'entraîne dans les montagnes de l'Hindu Kush, dans les repaires troglodytes, dans des zones tribales en proie aux trafiquants, à la rencontre des groupes armés, au cœur des conflits religieux. L'amour, la mort, la peur surlignent la consommation de cette passion. Avec, au bout du chemin, le retour à son essentiel : ce Pirate de l'Edelweiss, Victor, qui a grandi sur la trace laissée par son père pour atteindre sa propre passion, cueillie sur des hauteurs qui semblaient inaccessibles...

MARC METDEPENNINGEN



Alain Lallemand emmène le lecteur au cœur du conflit afghan. © D.R.

« L'écrivain est un résistant »

Avec « Quand nous reverrons-nous ? », Michel Lambert montre une fois de plus qu'il est un merveilleux orfèvre de nouvelles



nouvelles
Quand nous reverrons-nous ?

MICHEL LAMBERT
Pierre-Guillaume de Roux
183 p., 19,50 €

ENTRETIEN

Quand nous reverrons-nous ? Le titre du nouveau recueil de nouvelles de Michel Lambert est évocateur. On sent déjà le futur incertain, la nostalgie d'un moment passé, le fantôme de reprendre tout à zéro, l'inéluctabilité des choses, la douleur d'un passé intangible. En neuf nouvelles, l'écrivain du Brabant wallon présente la vie telle qu'elle est, peuplée de personnages cyniques, velléitaires, tendres, beaux, désemparés. Sauf évidemment le cynique de « Les Américains », on a souvent envie de les consoler, de les prendre dans nos bras, de leur donner de l'espoir, de leur dire que non, ce ne sont pas des ratés, que la vie les attend, qu'elle est belle, que derrière la noirceur, il y a la lumière.

Vos personnages sont souvent aux abois, abattus. Il faut assumer les côtés sombres de la vie. Essayer de faire en sorte qu'ils aient une portée ou philosophique ou poétique, qu'il y ait quelque chose d'autre à côté qui soit de l'ordre de l'esthétique par l'écriture ou de l'humanité par l'empathie qu'on peut porter à ces personnages. Scott Fitzgerald disait : « A une certaine époque de ma vie, toutes les histoires qui me venaient à l'esprit contenaient en elles une touche de désastre. » C'est ça qui m'intéresse : voir dans

l'histoire d'un homme à quel moment une touche de désastre se dessine, comment on peut la visiter, l'analyser.

Vos héros ont connu le désastre et tentent un peu désespérément de retrouver le moment d'avant pour changer leur vie.

Mais, comme disait aussi Fitzgerald, il n'y a pas de second acte dans la vie de quelqu'un qui a vécu quelque chose de dramatique. On voudrait revenir en arrière, rejouer la scène, adopter un autre comportement, mais c'est impossible. Les

morts doivent enterrer les morts. Je pense souvent à ce merveilleux vers d'Apollinaire : « Tu pleureras l'heure où tu pleures. » Même les moments les plus dramatiques de son existence, on finit par les regretter. Soulages travaille le noir et en même temps il donne une clarté exceptionnelle à ses œuvres. C'est ça aussi qui m'intéresse : montrer que s'il y a du sombre, du gris, du noir, derrière, inévitablement, se cache la lumière. Pour être désespéré il faut avoir un amour immo-déré de la vie.

Dans « Un amour de 120 mi-

notes », une femme demande : « Quand nous reverrons-nous ? » L'homme répond : « Le jour de la fin du monde. » Comme il perd tout, la femme qu'il aime et son emploi, qu'il perd sa voie finalement, tous les jours deviennent pour lui le jour de la fin du monde. C'est métaphorique. Toutes ces nouvelles sont métaphoriques. Roger Grenier dit qu'un écrivain est quelqu'un qui ment tout le temps, parce qu'il raconte des histoires qui ne lui sont pas arrivées, ou si elles lui sont arrivées, il les modifie, les déplace, falsifie les identités, dresse un autre décor. Mais l'écrivain ne triche jamais parce que l'émotion première qui est le déclencheur de l'histoire qu'il raconte, elle, est authentique.

Pourquoi commencer par la nouvelle plus cynique des « Américains », où l'ami du narrateur se fait licencier sans ménagement ?

La plupart de ces nouvelles parlent de quelque chose du réel, que j'ai vu ou qu'on m'a raconté. C'est ma méthode de travail. J'entrevois quelqu'un une fraction de seconde, ou je perçois quelque chose. A partir de cet éclat, je reconstitue le tout, par étapes. J'ai commencé par cette nouvelle, parce que j'aimais son rythme et surtout parce que c'est une désapprobation de la société telle qu'elle fonctionne actuellement dans le milieu du travail. Les écrivains, en tout cas je suis comme ça, écrivent souvent parce qu'ils sont des résistants, parce qu'ils n'acceptent pas le monde tel qu'il est et qu'ils lui substituent un autre monde, ou décrivent celui-ci avec plus de radicalité encore qu'il se présente dans la réalité.

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE VANTROYEN



« Dans les nouvelles, les personnages sont des silhouettes qui passent et que le lecteur est obligé de reconstituer lui-même. » © D.R.

les brèves

roman
Comment le chat de mon ex est devenu mon ex-chat **

EDGAR KOSMA
Entre le dernier tram du soir et le premier du matin, les chats se feraient la malle et mèneraient grande vie dans les poubelles des grands restaurants bruxellois. Benoit D l'a entendu raconter dans un bistrot et, bien que sceptique, mène son enquête. Dès lors, le chat, qui était accepté comme dernier signe d'un amour passé, envahit chaque instant de son existence. P.M.Y
Onlit, 130 p., 12 €, e-book 5,99 €

roman
Petite Fleur de Java **

LORENZO CECCHI
Depuis son accident, Léo n'est plus le même homme. Déguisé en Indien, sa passion secrète, il fait peur aux enfants. Même la douce Lucienne, son épouse, ne le supporte plus. Des moments saisissants ponctuent ce qui ressemble à une descente aux enfers, réinterprétée dans le dernier chapitre. Après lequel s'ajoutent deux nouvelles où des immigrants cherchent leur place. P.M.Y
Onlit, 195 p., 14 €, e-book 6,99 €

nouvelles
A côté du sentier **

DANIEL SIMON
A côté du sentier, ce peut être un parcours en très léger décalage ou en rupture totale. Toute la gamme est offerte en 19 nouvelles. « A côté du sentier » affiche une transgression molle et bienheureuse. « Le rempart des lampes » pousse à son paroxysme la logique d'un théâtre de combat. Chaque situation correspond à la quête d'une vérité personnelle, qui engendre des risques. P.M.Y
Meo, 144 p., 15 €

roman
La mort de Napoléon ***

SIMON LEYS
Chez Simon Leys, l'uchronie est une farce : le retour en Europe de Napoléon, remplacé à Sainte-Hélène par un sosie, annonce une autre conquête du pouvoir. Sinon qu'il ne reconnaît pas Waterloo. Certes, il gagnera une bataille en chef de troupes aguerri. Mais sur le terrain de l'épicerie, et grâce à un stock de melons. La seule fiction de Leys est habile, écrite avec finesse et porteuse de sens multiples. P.M.Y
Espace Nord, 144 p., 8 €

l'audiolivres

Nue

JEAN-PHILIPPE
TOUSSAINT
Lu par l'auteur
Audiolib
3 h 50, 19 €

Avec Nue, Jean-Philippe Toussaint terminait sa saga Marie Madeleine Marguerite de Montalte. De faire l'amour à Fuir, de La vérité sur Marie à Nue, voilà décortiquée l'histoire d'amour entre le narrateur et Marie, de ruptures en retrouvailles. Avec ce style concis, un peu distant, jamais dépourvu d'ironie, qu'on lui connaît et ce rapport un peu japonais qu'il a devant les choses et les événements. Et puis Nue, c'est Marie de Montalte, créatrice de haute couture. Et il est question de robe en miel. Un roman époustouflant de maîtrise. Que Jean-Philippe Toussaint lui-même nous conte avec ce mélange de passion et de détachement qui lui est propre.

J.-C. V.